

L'imprévisible finit toujours par coïncider avec la vérité

Vladimir Karfik

Volume 39, Number 156, Fall 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53497ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Karfik, V. (1994). L'imprévisible finit toujours par coïncider avec la vérité. *Vie des Arts*, 39(156), 14–15.

L'IMPRÉVISIBLE

FINIT TOUJOURS PAR COÏNCIDER AVEC

LA VÉRITÉ

ENTRETIEN AVEC JIRI KOLAR PAR VLADIMIR KARFIK



Dessin de vol
obligatoire
à l'examen
d'omithomaturité.
40 x 30 cm

VLADIMIR KARFIK : Qui prend en main votre livre *Jours de l'année* ne peut passer par-dessus la vision très pessimiste du dernier poème écrit le 14 février 1947 : *la liberté menacée plus que jamais*. Vous dites que pour le désir de liberté, le soleil s'est couché probablement jusqu'à la fin de ce siècle. Vous n'étiez pas très nombreux à l'époque à pressentir cette menace

aussi fortement. Votre prévision s'est révélée exacte — à quelques années près. Vous êtes-vous imaginé, alors, que le temps de votre prophétie allait se terminer et qu'après des années d'exil forcé, Prague s'ouvrirait à nouveau pour vous ?

JIRI KOLAR : Jamais je ne l'ai imaginé. Mais quand j'ai écrit le poème que vous citez, j'en avais déjà d'autres derrière moi où je dis, par exemple :

*Les monstres ont traversé la surface
de l'eau*

*Les monstres sont venus et repartis
Les monstres vont venir et repartir
Quelque chose s'ouvre et se referme
toujours...*

En l'écrivant, j'étais moi-même épouvanté : quels monstres pouvaient venir, après la guerre mondiale ? Et ils sont vraiment venus !

V.K. : Ce poème qui a un an de plus, figure dans les notes du livre *Années des jours* de juin 1945.

J.K. : Je l'ai écrit pour l'exposition de Sima* à Prague. Je l'ai lu à son vernissage et Sima en était très satisfait. Il connaissait bien le contexte français et c'était comme s'il avait pressenti que quelque chose pouvait arriver. Mais il ne le disait pas à voix haute. C'était un homme âgé : il se méfiait toujours plus de l'avenir que du présent. Moi-même, je me disais, quelques mois après la guerre : pourquoi est-ce que j'écris ça ? Où l'ai-je pris ? Cette méfiance pour l'avenir, je l'avais en moi. Et il ne m'a jamais traversé l'esprit que je pourrais atteindre la fin du siècle.

DES POÈMES VISUELS

V.K. : Votre méfiance est compréhensible : deux guerres mondiales, la crise économique, le début de la guerre froide. Mais il est remarquable que vous ayez exprimé ce pressentiment de l'arrivée de « monstres » un an après la guerre et que vous ayez formulé cette prophétie six mois plus tard, en février 1947. De plus, en 1948, vous écrivez *Le Foie de Prométhée* où l'horreur de toute l'époque est non seulement dûment consignée, mais déjà poétiquement exprimée. Espérez-vous alors qu'un jour, ce livre paraîtrait normalement ?

J.K. : Je ne pensais pas que ce livre pourrait paraître chez nous, parce qu'il

aurait été accueilli comme une provocation ! Je connaissais bien le régime. Ensuite, je suis tombé malade et alors je n'y ai plus pensé du tout. Je me suis attaché aux *collages*. J'ai changé de poétique et c'est elle qui m'a tenu en vie.

V.K. : Dans le livre *Les années des jours* de 1946, on trouve déjà en germes les *prolages* dans le texte du journal. Et vous avez réalisé également un grand *prolage* justement dans *Le Foie de Prométhée*.

J.K. : C'est un peu comme cela : T.S. Eliot a dit qu'à un certain âge, l'écrivain devrait changer de profession. Je ne sais pas s'il recommandait par là que le poète troque les vers contre le drame ou la prose ; néanmoins, il dit bien : changer de profession. Moi, je crois être parvenu à suivre son précepte même si je fais toujours de la poésie. Adolf Hofmeister* l'a bien compris quand il appelait ce que je fais des *poèmes visuels*.

V.K. : Je voulais seulement dire que les méthodes que vous utilisez dans vos *collages*, vous les aviez déjà découvertes dans vos textes de poésie. C'est frappant surtout dans le cas du *prolage* de textes dans *Le Foie de Prométhée*.

J.K. : Oui. Voyez-vous, j'ai eu à l'époque une théorie qui voulait qu'une multitude de gens, qu'on les connaisse ou pas, joue en nous un rôle tellement important que nous *coexistons* avec eux. Je ne suis pas quelqu'un qui place une chose après l'autre. Je dois d'abord absorber, découvrir ; je ne peux pas deviner à pre-

Kolar en tchèque se prononce Kolarche ; collage se dit collache.

mière vue, c'est pourquoi je dois expérimenter. Vous savez, nous portons tous en nous l'histoire de la littérature, l'histoire de l'art, l'histoire du monde... et ce bagage reste toujours présent dans notre pensée. C'est cette *coexistence* des choses que je voulais exprimer. Le choix même de la forme du journal correspondait à cette intention. Le journal me permettait de travailler avec l'idée que je ne savais pas ce que j'allais écrire demain ; en somme, en ne sachant pas par quoi j'allais être surpris.

V.K. : Le *prolage* exprime encore plus puissamment que le journal l'enchevêtrement des destins avec d'autres destins, avec les choses, avec le monde.

J.K. : Les gens que nous aimons jouent en nous le même rôle que nous jouons pour eux, ou pour un autre. Après tout, un homme amoureux regarde le monde différemment. Il a peur pour l'être qu'il aime et il vit tout *avec* lui. Ce sentiment dure même quand l'être aimé meurt. Ma mère est morte, votre femme est morte, et pourtant, nous les portons toujours en nous bien qu'elles ne soient plus là. Nous sentons bien qu'elles ont laissé un *trou* à l'intérieur de nous.

LES COLLAGES DÉFECTUEUX

V.K. : Cela nous amène aux *poèmes perforés* que vous avez commencés pendant votre séjour en France.

J.K. : Oui, on en est aux *poèmes perforés*. Je le dis à tout le monde: je ne connais pas de langues, je ne sais pas lire les notes de musique, j'ignore les mathématiques; vie perdue, illusions perdues, ceux que j'ai trahis, ceux à qui j'ai fait du mal... tout cela fait des trous en moi. Un journaliste allemand l'a très bien compris; il m'a dit: « Ce que vous me racontez-là, c'est de l'emmental! » C'est aussi comme ça que je me considérais: je suis un emmental troué. Quand je faisais des trous pour confectionner des confettis, l'œuvre que je produisais avait l'air d'un emmental. J'y faisais également des entailles car il y a en nous aussi des traces de ce qu'on nous a arraché. Ensuite, j'ai commencé intentionnellement à déchirer les collages; ce sont des *collages détruits, défectueux*. La raison est bien simple :

l'époque m'arrachait toutes les illusions sur le monde. Ce que nous avons vécu et vu, était quelque chose de terrible: fascisme, nazisme, stalinisme. Ce qui se passait chez nous était insensé. Dans les années cinquante, quand je voyais des gens qui s'engageaient politiquement, je me disais: mon Dieu, qu'arrive-t-il à ces gens, c'est presque de la racaille humaine? Et si même un écrivain ne se rend pas compte, qui peut savoir? Si quelqu'un croyait au progrès social, pourquoi ne se serait-il pas inscrit au Parti communiste? Dans ma jeunesse, j'étais moi-même assez bête, alors je ne le reproche à personne. Quand je commets une erreur, je l'avoue. Après tout, les gens se trompent en amour comme dans leurs haines. Que de tourments pouvons-nous infliger autour de nous! Mes reproches s'adressent plutôt à ceux qui étaient des serveurs. Tout le monde pouvait écrire pendant ce temps, et certains le faisaient, par exemple, même au prix d'être des gardiens de nuit. Cela leur a apporté dans la vie beaucoup plus que du succès.

V.K. : Pendant qu'on en est encore aux « perforations »: quelle perforation avez-vous gardée depuis que vous ne travaillez plus à Prague, mais à Paris?

J.K. : Il ne me reste pas de trou. Je suis venu en France, j'ai regardé autour de moi et je me suis dit: à la maison, j'inventais la liberté; ici, je me suis marié avec elle. C'est cela, la différence. Les Anciens Tchèques ne disaient pas *liberté, égalité, fraternité* mais *liberté-volnost**, *tolérance*. Or cette *volnost* me paraît être quelque chose d'extraordinaire parce qu'elle est spirituelle. L'homme peut être libre même aux dépens des autres. Même un voleur peut être libre! Mais la *volnost* est spirituelle. Jamais je ne me suis laissé aller à la « fraternisation »; je voulais juste que l'autre me respecte comme je le respecte. C'est cela, la *tolérance*. C'est cette traduction-là du mot français « fraternité » qui me plaît.

LA VIE ENFIN LÉGÈRE

V.K. : Monsieur Kolar, avez-vous la nostalgie de Prague, à Paris? Et quand vous venez à Prague, êtes-vous en colère parce qu'après votre départ, on a enlevé du café Slavia jusqu'à la table où on se rencontrait chaque jour avec des amis?

J.K. : Non! J'ai effacé tout ça. À Paris, j'ai dû l'effacer pour éviter de perturber mon travail. On ne peut pas faire deux choses à la fois, on ne peut même pas penser deux choses en même temps, et différemment. Cela divise un homme. J'ai été obligé de les effacer justement pour qu'il m'en reste quelque chose, un peu comme quand je lave un collage. Ce qu'il en reste à la fin, on ne peut plus l'enlever. Et ça, ça reste. Je peux alors y coller quelque chose d'autre, ce que je vis maintenant. À Paris, je ne me suis trouvé aucun café. Je l'ai remplacé par des visites chez des amis, chez Ivan Blatny* et par la création de la *Revue K* pour aider les artistes tchèques à publier. Je ne peux faire que ce que la vie m'apporte et ce qui ne me sort pas de mon travail. Je dois être dans mon atelier chaque jour et je m'ennuie partout ailleurs. Mais j'aime bien aller à Prague; à chaque visite je suis très pressé; les gens que j'y rencontre sont toujours très cordiaux avec moi.

V.K. : On a publié à Prague deux volumes de vos recueils, une grande monographie, et le *Foie de Prométhée* vient enfin de sortir. En êtes-vous heureux ou sentez-vous qu'il est trop tard et que ces livres étaient faits pour toucher l'époque à laquelle ils sont nés?

J.K. : J'en suis très content. Cela ne me serait jamais venu à l'esprit, mais en définitive *l'imprévisible atteint toujours la vérité*. Que *Le Foie de Prométhée* ne soit pas paru en 1948, ce fut certes dommage pour moi à ce moment-là. Mais, sans cette contrariété, peut-être n'aurais-je jamais écrit par la suite *Le Maître Sun* sur l'art poétique ni *le Nouvel Épicète*... Dans le *Sun*, j'ai probablement placé la barre un peu haut. Ce recueil est le fruit de longs efforts. J'ai écrit jadis que je voudrais être toujours là où la vie est la plus difficile et vous voyez: je suis maintenant là, où la vie est pour moi la plus légère. □

(Traduit du tchèque par Eva Le Grand)

*En tchèque, il y a deux mots pour désigner *liberté*: *volnost*, pour exprimer le sens spirituel, et *svoboda*, pour le sens matériel.

*Sima, Adolf Hofmeister, Ivan Blatny: artistes, amis de Kolar

Vladimir Karfik est le rédacteur en chef de la revue *Literární Noviny* (Nouvelles littéraires) de Prague; il est critique littéraire et critique d'art.